

je ne doutai pas qu'il ne fût lui-même au nombre des Mainotes qui nous préparaient une rencontre peu agréable. Dervish fut reconnu prophète, et probablement les oreilles lui tintent plus que jamais, pour la plus grande satisfaction des Arnauts de Bérat et le salut des montagnes de sa patrie.

Je veux citer un second exemple qui peint ce peuple singulier. En mars 1811, un Arnaut, bel homme et très actif, vint se présenter à moi (c'était le cinquantième que je refusais). « Bien, Effendi, répondit-il. Puissiez-vous vivre longtemps ! Je vous aurais cependant été utile... Je quitterai demain la ville pour les montagnes ; je reviendrai au commencement de l'hiver... Peut-être alors me prendrez-vous. » Dervish, qui était présent, observa, comme une chose très naturelle, qu'il allait rejoindre les klephtes (les voleurs) ; ce qui était vrai. S'ils ne sont pas tués, ils reviennent avant l'hiver, et s'établissent dans quelque ville, où l'on ne songe point à les inquiéter, quoique leurs exploits soient bien connus.

⁴⁰ *Symar*, un linceul.

⁴¹ L'événement qui forme le sujet de ce poème est très fréquent en Turquie. Il y a quelques années, la femme de Muchtar-Pacha se plaignit à Ali de la prétendue infidélité de son fils. Celui-ci demanda à connaître les coupables, et elle eut la barbarie de lui donner les noms de douze des plus jolies femmes de Janina. Elles furent aussitôt arrêtées, enfermées dans des sacs, et jetées à la mer la nuit suivante. Un des gardes qui étaient présents m'assura que pas une des victimes ne poussa un cri ni ne montra aucun symptôme de terreur en se voyant si subitement arrachée à tout ce que nous connaissons et tout ce que nous aimons. Le sort de Phrosine, la plus belle de ces malheureuses victimes, est le sujet de plusieurs chansons romaïques et arnauts. Quant à l'histoire qui forme le sujet de ce poème, elle est plus ancienne. Le héros était un jeune Vénitien aujourd'hui oublié. Je l'entendis raconter par hasard, dans un café du Levant, par un de ces conteurs qui abondent dans le pays, et chantent ou récitent leurs histoires. Les additions et les interpolations du traducteur se distinguent facilement par l'absence de couleurs orientales, et je regrette que ma mémoire n'ait pas conservé une plus grande partie du récit original. Quant aux notes, j'en suis redevable soit à Herbelot, soit à ce livre si oriental, et que M. Weber nomme si justement un roman sublime, *le Calife Vathek*.

Je ne sais à quelle source l'auteur de ce singulier ouvrage a puisé ses renseignements. Quelques-uns de ses épisodes peuvent se trouver dans la *Bibliothèque orientale* ; mais, pour la vérité des mœurs, la richesse des descriptions, la puissance d'imagination, il laisse bien loin toutes les imitations européennes, et offre tant de marques d'originalité, que ceux qui ont visité l'Orient se persuadent difficilement que ce n'est pas une traduction. Comme reproduction de l'Orient, *Rasselas* est bien inférieur, et *la Vallée heureuse* ne peut soutenir la comparaison avec *le Château d'Eblis*.

LA FIANCÉE D'ABYDOS¹,

NOUVELLE TURQUE.

Si l'amour qui vint nous surprendre
 Avait été moins aveugle ou moins tendre,
 Si nous ne nous étions ni vus ni séparés,
 Nos cœurs ne seraient pas à la douleur livrés.
 BYRON.

AU TRÈS HONORABLE LORD HOLLAND.

CE POÈME EST DÉDIÉ AVEC TOUS LES SENTIMENTS D'ESTIME ET DE RESPECT,
 par son reconnaissant, obligé et sincère ami,

BYRON.

CHANT PREMIER.

I.

Connaissez-vous le pays où croissent le cyprès et le myrte, emblème des actions dont il est le théâtre, où la rage du vautour, la tendresse de la tourterelle, se fondent en douleur ou s'exaltent jusqu'au crime ? Connaissez-vous le pays du cèdre et de la vigne, où sont des fleurs toujours nouvelles, un ciel toujours brillant ; où les ailes légères du zéphyr, au milieu des jardins de roses, s'affaissent sous le poids des parfums ; où le citronnier et l'olivier portent des fruits si beaux ; où la voix du rossignol n'est jamais muette ; où les teintes de la terre et les nuances du ciel, quoique différentes, rivalisent en beauté ; où un pourpre plus foncé colore l'Océan ; où les vierges sont suaves comme les roses de leurs guirlandes ; où, excepté l'esprit de l'homme, tout est divin ? C'est le climat de l'Orient ; c'est la terre du Soleil. — Peut-il sourire aux actes de ses enfants ? Ah ! sombres comme les derniers adieux de l'amour sont les cœurs que recouvre leur poitrine et les histoires qu'ils racontent.

II.

Entouré d'une suite nombreuse d'esclaves vaillants, équipés comme il sied aux braves, et attendant l'ordre de leur maître pour guider ses pas ou garder son sommeil, le vieux Giaffir était assis dans son divan : profondément préoccupé était l'œil du vieillard, et quoique le visage d'un musulman trahisse rarement sa pensée intérieure aux regards de ceux qui l'observent, habile qu'il est à tout dissimuler, sauf son indomptable orgueil, une préoccupation inaccoutumée se peignait sur ses traits pensifs et son front soucieux.

III.

« Qu'on se retire de cette salle. » — Sa suite a disparu. — « Maintenant faites venir le chef de la garde du sérail. » Il ne reste auprès de Giaffir que son fils unique et le Nubien qui attend ses ordres : « Haroun, — aussitôt que la foule aura franchi le seuil de la porte extérieure (malheur à la tête dont les yeux ont vu sans voile le visage de ma Zuleika !), pars, et va chercher ma fille dans sa tour. En ce moment son destin est fixé ; mais ne lui répète pas mes paroles ; c'est à moi seul de lui prescrire son devoir ! » — « Pacha ! entendre c'est obéir. » L'esclave ne doit pas en dire davantage au despote ; et Haroun allait partir, quand le jeune Sélim rompit le silence. Il commença par s'incliner profondément, puis parla d'une voix douce et les yeux baissés, en se tenant debout aux pieds du pacha ; car le fils d'un musulman mourrait plutôt que d'oser s'asseoir en présence de son père : « Mon père ! ne gronde pas ma sœur ou son noir gardien. S'il y a un coupable, c'est moi seul ; que tes regards irrités ne tombent donc que sur moi. La matinée brillait si belle ! Que la fatigue et la vieillesse se livrent au sommeil ; moi je n'ai pu dormir ; et être seul à contempler les beautés du paysage et de l'Océan, n'avoir personne à qui je pusse communiquer les pensées dont mon cœur était plein, c'eût été déplaisant ; — car, quel que soit mon caractère, à dire vrai, je n'aime pas la solitude : j'ai été réveiller Zuleika ; vous savez que les portes du harem s'ouvrent sans peine pour moi ; avant le réveil des esclaves qui la gardent, nous nous sommes ren-

du sous les bosquets de cyprès, et là nous avons joui librement du spectacle de la terre, de la mer et du ciel. Là s'est prolongée notre promenade, là nous ont retenus l'histoire de Mejnoun et les chants de Sadi², jusqu'au moment où, ayant entendu les sons graves du tambour³ qui annonce l'heure de ton divan, fidèle à mon devoir et averti par ce bruit, j'ai volé vers toi pour te saluer ; mais Zuleika se promène encore. — Ne te fâche point, ô mon père ! — Rappelle-toi que nul ne peut pénétrer dans ce bosquet secret, excepté ceux qui gardent la tour des femmes. »

IV.

« Fils d'une esclave ! » — dit le pacha, — « enfant d'une mère infidèle ! c'est en vain que ton père espérerait voir en toi quelque chose qui annonçât un homme ! Lorsque ton bras devrait tendre l'arc, lancer la javeline, ou dompter le coursier, Grec de cœur, sinon de croyance, tu vas écouter le murmure des eaux, ou voir s'épanouir les roses ! Plût à Dieu que cet astre dont tes yeux frivoles admirent la clarté matinale te communiquât une étincelle de sa flamme ! Toi qui verrais ces créneaux s'écrouler pièce à pièce sous le canon des chrétiens, et les vieilles murailles de Stamboul tomber devant les dogues de Moscou sans l'émuvoir ni frapper un seul coup contre les chiens de Nazareth ! va, — et que ta main, plus efféminée que celle d'une femme, prenne la quenouille, — non le glaive. Mais, Haroun ! cours vers ma fille ! Écoute ! veille à ta tête ! — Si Zuleika prend trop souvent son vol, — tu vois cet arc : — il a une corde ! »

V.

Nul son ne s'échappa des lèvres de Sélim, ou du moins ne parvint aux oreilles de Giaffir ; mais chacun de ses regards, chacune de ses paroles le perça plus au vif que l'épée d'un chrétien : « Fils d'un esclave ! — Il m'accuse de pusillanimité ! Tout autre eût payé cher ces paroles outrageantes. Fils d'une esclave ! — Et qui donc est mon père ? » C'est ainsi qu'il donnait carrière à ses sombres pensées ; plus que de la colère brillait dans son regard, puis en disparaissait faiblement. Le vieux Giaffir regarda son fils, et tressaillit ; car il

avait lu dans ses yeux l'impression que ses paroles avaient produite ; il y avait vu une rébellion naissante : « Viens ici, enfant ! — Quoi ! point de réponse ? Je t'observe, — et je te connais aussi ; mais il est des actes que tu n'oseras jamais commettre : si ta barbe avait une longueur plus mâle, si ton bras avait en partage l'adresse et la force, j'aimerais à te voir rompre une lance, fût-ce même contre la mienne. »

En laissant tomber ces mots ironiques, il jeta sur Sélim un regard farouche ; Sélim lui rendit regard pour regard, et leva si fièrement les yeux sur son père qu'il le força à détourner les siens. — Pourquoi ? — Giaffir le sentit sans oser s'en rendre compte : « Je crains bien qu'un jour cet enfant téméraire ne me cause des embarras sérieux. Je ne l'ai jamais aimé depuis sa naissance, et... — Mais son bras est peu redoutable ; c'est à peine si à la chasse il peut se mesurer avec le faon timide ou l'antilope ; il n'est pas à craindre qu'il s'aventure jamais dans ces luttes où l'homme joue sa vie contre la gloire. — Je me défie de ce ton, de ce regard — et même de ce sang qui touche au mien. Ce sang... — Il ne m'a point entendu. — En voilà assez. A l'avenir, je le surveillerai de plus près. C'est pour moi un Arabe⁴ ou un chrétien demandant quartier. — Mais écoutons ! — J'entends la voix de Zuleika ; elle résonne à mon oreille comme l'hymne des houris ; elle est l'enfant de mon choix ; plus chère même que ne l'était sa mère, elle a tout à espérer et rien à craindre. — Ma péri ! tu es toujours la bienvenue ici ! tu es douce à ma vue altérée, comme la source du désert aux lèvres de celui que son onde vient arracher à la mort ! La Mecque n'entend pas, dans son temple, de prières plus ferventes que celles que je fais pour toi dont j'ai béni la naissance, et que je bénis encore. »

VI.

Belle comme la première femme qui ait failli, lorsque, séduite une fois pour séduire toujours, elle sourit à ce terrible mais trop aimable serpent dont elle avait l'image gravée dans l'âme ; éblouissante comme ces visions ineffables accordées au sommeil de la douleur, à ce sommeil peuplé de fantômes

où, dans un songe élyséen, le cœur retrouve ce qu'il a aimé, et voit revivre dans le ciel ceux qu'il a perdus sur la terre ; douce comme le souvenir d'un amour sur lequel la tombe s'est fermée ; pure comme la prière que l'enfance exhale vers Dieu, était la fille du farouche et vieux chef qui l'accueillit avec des larmes — où la douleur n'était pour rien.

Qui n'a pas éprouvé combien la parole est impuissante à saisir une seule étincelle du céleste rayon de la beauté ? Qui n'a pas senti sa vue se troubler, affaissée sous le poids de son ravissement, son visage s'altérer, le cœur lui faillir, et tout son être confesser l'empire de cette aimable et majestueuse puissance ? Telle était Zuleika ! — tels formaient autour d'elle une brillante auréole, d'indicibles charmes ignorés d'elle seule, la lumière de l'amour, la pureté de la grâce, la musique de ses traits où se peignait son âme, ce cœur dont la douceur harmonisait le tout, et ce regard qui à lui seul était toute une âme !

Ses bras gracieux, timidement croisés sur son sein naissant, au premier mot de tendresse s'étendirent pour s'enlancer au cou d'un père qui bénit son enfant en lui rendant ses caresses, et sentit la résolution qu'il avait prise à moitié ébranlée dans son cœur. Ce n'est pas que son cœur, quoique farouche, eût une pensée contraire au bonheur de sa fille ; mais si l'affection l'enchaînait à elle, l'ambition brisait ce lien.

VII.

« Zuleika ! douce enfant ! ce jour t'apprendra combien tu m'es chère, puisque, oubliant ma propre douleur, je me résigne à me séparer de toi pour l'ordonner d'aller vivre avec un autre ; un autre ! jamais guerrier plus brave ne combattit aux premiers rangs. Nous autres musulmans, nous attachons peu de prix à l'illustration de la naissance ; cependant la famille des Carasman⁵ brille depuis longtemps sans altération à la tête de ces bandes valeureuses de timariotes qui ont conquis et savent conserver leurs terres. Mais c'est assez que celui qui demande ta main soit parent du bey Oglou ; il est inutile de parler de son âge : je ne voudrais pas te voir

un enfant pour époux. Tu auras un noble douaire, et nos deux pouvoirs réunis braveront le firman de mort que d'autres reçoivent en tremblant, et apprendront au messager le sort qui attend les porteurs de pareils cadeaux⁶. Maintenant tu connais la volonté de ton père; c'est tout ce que ton sexe a besoin de savoir : c'était à moi à te parler pour la dernière fois d'obéissance, — ce sera à ton époux à te parler d'amour. »

VIII.

La tête de la vierge se baissa silencieuse, et si ses yeux se remplirent de larmes auxquelles sa sensibilité comprimée n'osa laisser un libre cours, si son visage altéré rougit et pâlit tour à tour lorsqu'à son oreille arrivèrent comme des flèches les paroles de son père, que pouvait-ce être, sinon des craintes virginales? Tant de grâces brillent dans les larmes de la beauté, que le baiser de l'amour ne les sèche qu'à regret; il y a tant de charmes dans la rougeur de la modestie, que la pitié elle-même n'en voudrait rien retrancher! Quelle que fût la cause de cette émotion, son père n'y fit pas attention, ou l'oublia bientôt. Il frappa des mains trois fois, demanda son cheval, déposa sa chibouque ornée de pierreries, s'élança sur son coursier, et, entouré de ses maugrabis⁷, de ses melucks et de ses delhis⁸, se rendit au pré, pour assister aux exercices d'adresse et de force exécutés avec la lame effilée du sabre ou le djerrid émoussé. Le kislar et ses Maures veillèrent seuls aux portes massives du harem.

IX.

Sa tête était appuyée sur sa main; son regard était fixé sur le sombre azur des flots qui glissent avec rapidité et s'enflent doucement dans les sinueuses Dardanelles; pourtant il ne voyait ni la mer ni le rivage, ni même les turbans des gardes du pacha, qui, dans la mêlée d'un combat simulé, maniant le sabre d'un bras vigoureux, coupaient en courant un tampon de bourre⁹; il ne regardait pas la troupe occupée à lancer la javeline; il n'entendait pas leurs ollahs bruyants et sauvages : — il ne pensait qu'à la fille du vieux Giaffir!

X.

Aucune parole ne s'échappait des lèvres de Sélim; la pensée de Zuleika s'exprimait par un soupir; et lui continuait à regarder à travers la jalousie, pâle, muet, tristement immobile. Les yeux de Zuleika étaient tournés vers lui, mais elle cherchait vainement à deviner ce qui l'occupait; sa douleur était égale, quoique différente; une flamme plus douce brûlait dans son cœur, et cependant ce cœur, soit crainte, soit faiblesse, elle ignorait pourquoi, s'abstenait de parler. Néanmoins il faut qu'elle parle; — mais par où commencer? « Il est étrange qu'il se détourne ainsi de moi! C'est pour la première fois que nous nous voyons ainsi; ce n'est pas ainsi que nous devons nous quitter. » Trois fois elle traversa lentement l'appartement; elle scruta son regard; il était encore immobile; elle saisit l'urne remplie des parfums de l'atargul des Persans¹⁰, et répandit la liqueur odorante sur le plafond peint et le parquet de marbre : les gouttes que la folâtre jeune fille jeta sur ses vêtements tombèrent sur sa poitrine sans qu'il y fit attention, comme si cette poitrine aussi eût été de marbre : « Quoi! toujours sombre! cela ne doit pas être : — ô mon cher Sélim! pouvais-je attendre cela de toi? » En ce moment elle aperçut un groupe charmant des plus belles fleurs de l'Orient : « Il les aimait autrefois; elles lui plairaient encore offertes par la main de Zuleika. » A peine la pensée enfantine était exprimée, que déjà la rose était cueillie. Le moment d'après vit l'angélique beauté assise aux pieds de Sélim : « Cette rose est un message que le bulbul¹¹ envoie pour calmer les chagrins de mon frère; il te fait dire que ce soir ses chants les plus doux se prolongeront pour Sélim; et quoique ses accents soient empreints d'une certaine tristesse, il essaiera cette fois des airs plus gais, dans l'espoir que ses chansons nouvelles chasseront de ton front ces sombres pensées.

XI.

« Mais quoi! refuser ma pauvre fleur! vraiment je suis bien malheureuse! Pourquoi abaisser ainsi ton front sur moi? Ne sais-tu pas quelle est celle qui t'aime le mieux? O cher Sé-

lim ! ô plus que cher ! dis, est-ce moi que tu hais ou que tu crains ? Viens, repose ta tête sur mon sein, et mes baisers berceront ton sommeil, puisque mes paroles et même les chants de mon fabuleux rossignol ne peuvent rien sur toi. Je sais que notre père est sombre quelquefois, mais j'avais encore à apprendre ceci de toi : je ne sais que trop qu'il ne t'aime pas ; mais l'affection de Zuleika, l'as-tu donc oubliée ? Ah ! ne me trompé-je point ? — Le projet du pacha ! — ce parent, ce bey de Carasman est peut-être un de tes ennemis ! S'il en est ainsi, je jure par le temple de la Mecque, si toutefois les femmes peuvent jurer par un lieu dont l'approche leur est interdite, que, sans ton libre consentement, sans ton ordre, le sultan lui-même n'obtiendrait pas ma main ! Crois-tu donc que je pourrais m'éloigner de toi et partager mon cœur en deux ? Ah ! si l'on m'arrachait d'auprès de toi, où serait ton amie ? où serait mon guide ? le passé n'a point vu, l'avenir ne verra pas mon âme séparée de la tienne. Azraël¹² lui-même, quand sortira de son carquois de mort la flèche qui sépare tout ici-bas, réunira nos deux cœurs dans une même cendre ! »

XII.

La vie, — la respiration, — le mouvement, — le sentiment, lui revinrent ; il releva la jeune fille agenouillée ; il ne souffrait plus. — Dans son œil ardent brillèrent des pensées longtemps retenues dans l'ombre, des pensées qui brûlent, — et au rayon desquelles l'âme se fond. Comme une rivière jusque-là cachée derrière son rideau de saules apparaissait tout à coup et dévoile le brillant miroir de son onde ; comme la foudre éclate et s'élançe du nuage noir qui l'emprisonnait, ainsi toute son âme flamboya dans son regard à travers ses longs cils. Un cheval de bataille qui entend le son de la trompette, un lion réveillé par un limier imprudent, un tyran effleuré par la pointe d'un poignard mal dirigé, ne sont pas saisis d'une énergie plus convulsive que n'en manifesta Sélim en entendant ce serment. Alors, laissant éclater ses sentiments jusque-là comprimés : « Maintenant tu es à moi ! » s'écria-t-il, « à moi pour toujours ; à moi pour la vie,

et par-delà peut-être ! — maintenant tu es à moi, et ce serment sacré, bien que prononcé par toi seule, nous lie tous deux. Ta tendresse te l'a dicté, et tu as bien fait ; ce serment sauve plus d'une tête ; mais ne pâlis point, — la moindre boucle de ta chevelure a droit d'obtenir de moi plus que de la tendresse ; il n'est pas un des cheveux groupés autour de ton front charmant que je voulusse blesser pour tous les trésors ensevelis dans les cavernes d'Istakar¹³. Ce matin, des nuages se sont abaissés sur moi ; une pluie de reproches est tombée sur ma tête, et peu s'en est fallu qu'il ne m'ait appelé lâche ! J'ai maintenant des motifs pour être brave : le fils de son esclave méprisée, — ne tressaille pas, c'est le terme dont il s'est servi, — ce fils, qui ne sait point se vanter, pourra lui faire voir un courage que n'intimideront ni ses paroles ni ses actes. *Son fils !* — Oui, grâce à toi, peut-être je le suis, du moins je le serai ; mais que notre serment mutuel demeure un secret entre nous. Je connais le misérable qui veut malgré toi obtenir ta main de Giaffir ; jamais richesse ne fut plus honteusement acquise, jamais âme plus vile n'habita le corps d'un musselim¹⁴. N'est-il pas né en Egripo¹⁵ ? Qu'Israël montre une race plus méprisable ! Mais laissons cela : — que nul ne soit instruit de notre serment ; le temps révélera le reste. Laisse Osman-Bey à moi et aux miens ; j'ai des partisans pour les jours du danger. Ne crois pas que je sois ce que je semble ; j'ai à ma disposition des armes, des amis et de la vengeance ! »

XIII.

« Ne pas croire que tu sois ce que tu sembles ! ô mon Sélim ! Quel douloureux changement s'est opéré en toi ! Ce matin je t'ai vu si doux, si affectueux ; mais maintenant combien tu es différent de toi-même ! Mon amour t'était certainement connu auparavant ; il n'a jamais été moindre, il ne saurait s'accroître. Te voir, t'entendre, rester auprès de toi, détester la nuit, je ne sais pourquoi, si ce n'est parce que nous ne nous voyons que pendant le jour ; vivre avec toi, avec toi mourir, voilà l'espérance que je ne puis me refuser ; baiser ta joue, tes yeux, tes lèvres, comme cela, — comme

cela; — mais c'est assez. Allah! tes lèvres sont de feu! quelle fièvre s'est allumée dans tes veines! Le même incendie a presque gagné les miennes, et je sens la rougeur monter à mes joues. Adoucir tes souffrances dans la maladie ou soigner ta santé; partager ta fortune en la ménageant, ou te sourire dans la pauvreté, et, sans murmurer, t'en alléger de moitié le fardeau; faire tout, excepté de fermer tes yeux mourants, car je le tenterais en vain; c'est à cela seul que mes pensées aspirent: puis-je en faire et peux-tu en demander davantage? Mais, Sélim, dis-moi pourquoi nous avons besoin de tant de mystère. J'en cherche en vain la raison; mais tu le veux, qu'ainsi soit! Cependant j'ai peine à comprendre ce que tu veux dire en me parlant « d'armes » et « d'amis. » Je me proposais de faire entendre à Giaffir le serment que je t'ai fait; sa colère ne le révoquerait pas; mais, sans aucun doute, il me permettrait de rester libre. En quoi est-il étrange que je désire être ce que j'ai toujours été? Dès l'âge le plus tendre, quel autre que toi Zuleika a-t-elle vu? Quel autre que toi peut-elle désirer de voir, toi le compagnon de ses promenades solitaires, toi qui partageas les jeux de son enfance? Ces pensées chéries qui ont commencé avec ma vie, dis, pourquoi ne les avouerais-je plus? Que s'est-il passé qui m'oblige à cacher une vérité qui fit jusqu'à ce jour ton orgueil et le mien? Nos lois, notre religion, notre Dieu, me défendent de paraître aux regards d'un étranger; jamais je n'aurai un seul instant la pensée de me plaindre de cette loi de notre Prophète: je suis heureuse de lui obéir, car en me laissant ta présence, il m'a tout laissé. Il me serait affreux d'être donnée malgré moi à un époux que je n'ai jamais vu; ce sentiment, pourquoi en ferais-je mystère? pourquoi me demandes-tu le secret? Je sais que le pacha, fier et hautain, ne t'a jamais vu d'un œil affectueux; et il lui arrive si souvent de s'emporter sans motifs! Dieu nous garde de jamais lui en donner! Je ne sais, mais la dissimulation pèse à mon cœur comme un péché: dis-moi donc, Sélim, si cette dissimulation est coupable, comme je le sens intérieurement; hâte-toi de m'éclairer, et ne me laisse pas à des pensées qui

m'alarment. Ah! voici venir le thocadar¹⁶. La guerre simulée a cessé, mon père revient; je tremble maintenant de rencontrer ses yeux: — Sélim, pourrais-tu me dire pourquoi? »

XIV.

« Zuleika! — retourne à la tour où est ton appartement. — Je me présenterai à Giaffir: il faut que je m'entretienne avec lui de firmans, d'impôts, de levées d'hommes, de gouvernement. Il est venu des rives du Danube de funestes nouvelles; notre visir voit noblement décimer ses rangs par des victoires dont le giaour peut lui rendre grâce! Notre sultan a un moyen expéditif pour récompenser des triomphes aussi coûteux. Mais écoute: quand le tambour du crépuscule appellera les troupes au repas et au sommeil, Sélim se rendra auprès de toi; alors nous sortirons furtivement du harem pour nous promener sur les bords de la mer. Les murs de nos jardins sont élevés; nul importun ne les franchira pour écouter nos paroles ou troubler notre entrevue, et si on s'y hasardait, j'ai une lame que quelques-uns ont sentie et que d'autres peuvent sentir encore. C'est alors que Sélim t'en apprendra plus que tu n'en as connu ou pensé jusqu'ici. Fie-toi à moi, Zuleika; — ne me crains pas! Tu sais que j'ai une clef qui ouvre le harem. »

« Te craindre, mon Sélim! Jamais jusqu'à ce jour un mot semblable... — »

« Ne perds pas un moment; je garde la clef. Les satellites d'Haroun ont déjà reçu *quelques* récompenses: ils en attendent *d'autres*. Cette nuit, Zuleika, tu apprendras mon histoire, mes projets et mes craintes. Mon amour! je ne suis point ce que je semble. »

NOTES DU CHANT PREMIER.

¹⁶ *La Fiancée d'Abydos* fut publiée au commencement de décembre 1815. La situation d'esprit dans laquelle elle fut composée est décrite ainsi dans une lettre adressée par lord Byron à M. Gifford: « Vous avez été assez bon pour jeter les yeux sur mes manuscrits... Voici une histoire turque, et je vous serai vraiment bien obligé de lui faire l'honneur de revoir les épreuves. Elle n'a été écrite ni par plaisir, ni par besoin de manger, ni pour plaire à mes amis, mais dans cette situation d'esprit

si fréquente dans la jeunesse, et qui vous force à appliquer votre esprit à quelque chose en dehors de la réalité. C'est sous cette inspiration qui n'a rien d'éclatant, que ce poème a été écrit. Jetez-le au feu, il ne mérite peut-être pas un meilleur sort : c'est l'ouvrage d'une semaine, et je l'ai griffonné *stans pede in uno*, le seul pied que j'aie de solide ; et e vous promets de ne plus jamais vous déranger, à moins d'un poème de quarante chants avec un voyage entre chaque.»

² Mejnoun et Leila, le Roméo et la Juliette de l'Orient. Sadi est le poète moral de la Perse.

³ Le tambour bat en Turquie au lever du soleil, à midi et le soir.

⁴ Les Turcs abhorrent les Arabes, qui le leur rendent au centuple, encore plus peut-être que les chrétiens.

⁵ Carasman Oglou, ou Kara Osman Oglou, est le plus grand propriétaire de la Turquie. Il gouverne Magnésie. On appelle *timariotes* ceux qui possèdent à charge de porter les armes, espèce de vasselage féodal. Ils servent comme spahis, et fournissent, selon l'étendue du territoire, un certain nombre de soldats, ordinairement des cavaliers.

⁶ Lorsqu'un pacha est assez fort pour résister au sultan, le premier messager qui lui apporte le fatal cordon est étranglé, et ainsi de cinq ou six autres qui suivent. Si, au contraire, il est faible et respectueux, il s'incline, baise la signature du sultan, et se laisse étrangler complaisamment. En 1810, plusieurs têtes étaient exposées à la porte du sérail, et entre autres celle du pacha de Bagdad, brave jeune homme, assassiné par trahison après une résistance désespérée.

⁷ Les *maugrabis* sont des mercenaires mauresques.

⁸ Les *delhis* sont les enfants perdus de la cavalerie : ce sont toujours eux qui commencent l'attaque.

⁹ Les Turcs se servent, pour apprendre à manier le cimetière, d'un tampon de beurre, et un petit nombre seulement peuvent le fendre d'un seul coup. Quelquefois on emploie un turban très dur. Le *djerrid* est un combat avec des javelines émoussées, très animé et plein de grâce.

¹⁰ *Atar-gul*, l'essence de rose. Celle de Perse est la plus estimée.

¹¹ On a beaucoup discuté pour savoir si le chant de cet *amant de la rose* est triste ou gai, et les remarques de M. Fox ont provoqué quelques controverses savantes sur l'opinion des anciens à ce sujet. Je n'ose hasarder une conjecture, quoique disposé pour *errare mallem*, si toutefois M. Fox s'était trompé.

¹² *Azrael* est l'ange de la mort.

¹³ Les trésors des sultans préadamites (Voy. d'Herbelot, art. *Istakar*.)

¹⁴ Le *musselim* est un gouverneur immédiatement au-dessous du pacha ; les wayvodes occupent le troisième rang ; puis viennent les agas.

¹⁵ *Egripo*, c'est le nom turc de Négrepont. Si l'on en croit le proverbe, les Turcs d'Egripo, les juifs de Salonique et les Grecs d'Athènes, sont ce qu'il y a de pire au monde.

¹⁶ Le *thocadar*, un des domestiques qui escortent un fonctionnaire.

LA FIANCÉE D'ABYDOS.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Les vents mugissent sur les vagues d'Hellé comme dans cette nuit orageuse où l'Amour qui l'avait fait partir, oublia de sauver le jeune, le beau, l'intrépide nageur, unique espoir de la fille de Sestos ! Oh ! lorsqu'il vit briller seul à l'horizon le fanal allumé sur la tour de son amante, en vain le vent qui se levait, l'écume des brisants et les cris des oiseaux de mer l'avertissaient de rester ; en vain les nuages dans les airs et les ondes au-dessous lui défendaient de partir : aveugle et sourd à leurs menaces, ses yeux ne virent que ce phare de l'amour, seule étoile qui brillait pour lui dans le ciel ; son oreille n'entendit que les chants de sa bien-aimée : « O vagues ! ne séparez pas longtemps deux amants ! » Elle est vieille, cette histoire ; mais il est encore de jeunes cœurs à qui l'amour inspirerait le même dévouement.

II.

Les vents mugissent, et la mer d'Hellé roule et soulève ses vagues sombres, et la nuit qui descend étend son voile sur cette plaine que le sang arrosa en vain, sur le désert où régna le vieux Priam ; des tombes, voilà tout ce qui reste de son empire, tout, — excepté les rêves immortels qui charmaient la cécité du vieillard de Scio.

III.

Et cependant, — car ces lieux, je les ai visités, mes pas ont foulé ce rivage sacré, mes bras ont fendu cette onde tumultueuse ; — cependant, ô vieux poète ! rêver et pleurer avec toi, avec toi parcourir ces antiques plaines, croire que chaque tertre de gazon contient la cendre d'un héros véritable, et qu'autour de cette scène indubitable de ton poème c'est bien ton « large Hellespont » qui précipite comme autrefois ses vagues ; que ce soit là longtemps mon partage !

Et quel est le cœur froid qui, à l'aspect de ces lieux, pourrait te refuser créance ?

IV.

La nuit a couvert de son ombre les flots d'Hellé, et ne s'est point levée encore sur le mont Ida, cette lune qui éclaira jadis les héros d'Homère. Nul guerrier maintenant n'accuse sa paisible lumière, mais les bergers reconnaissant la bénissent encore. Leurs troupeaux paissent sur la sépulture de celui qui tomba sous la flèche de Pâris; ce colossal amas de terre dont le fils de Jupiter Ammon fit fièrement le tour ¹, ce monument élevé par des nations, couronné par des rois, n'est aujourd'hui qu'un monticule solitaire et sans nom ! Au dedans, — Achille, qu'elle est étroite ta sépulture. — Au dehors, les étrangers seuls peuvent dire le nom de celui qui *était* là-dessous. La poussière dépasse de beaucoup en durée la pierre des tombeaux; mais toi, — ta poussière même a disparu.

V.

Cette nuit, Diane ne viendra que tard réjouir les regards du berger et dissiper les terreurs du nautonier; jusque-là, nul fanal allumé sur la côte ne guidera le cours de l'errante nacelle; les lumières éparses qui brillaient le long de la baie se sont éteintes l'une après l'autre; la seule lampe dont la clarté s'aperçoive encore à cette heure solitaire luit dans la tour de Zuleika. Oui, il y a de la lumière dans cette chambre silencieuse; sur son ottomane de soie sont jetés les grains d'ambre odorant sur lesquels ont erré ses doigts de fée ²; auprès (comment a-t-elle pu oublier ce joyau?), le saint amulette³ de sa mère, incrusté d'émeraudes, sur lequel est gravé le texte du Koursi, qui doit protéger dans cette vie et garantir l'autre; à côté de son camboloïo ⁴, on voit un exemplaire du Coran richement enluminé; un grand nombre de fragments poétiques sauvés des naufrages du temps et transcrits en brillants caractères par des copistes persans; et par-dessus ces papiers, son luth, aujourd'hui négligé, mais dont la voix n'a pas toujours été muette. Autour de sa lampe d'or ciselée s'épanouissent des fleurs dans des

urnes de la Chine; les plus riches tissus des métiers d'Iran, les parfums de Schiras, en un mot, tout ce qui peut charmer les yeux et les sens est rassemblé dans cet appartement somptueux, et pourtant il a un air de tristesse. La divinité qui habite cette cellule de péri, pourquoi est-elle absente par une nuit si orageuse ?

VI.

S'enveloppant dans l'un de ces vêtements noirs que les plus nobles musulmans ont seuls le droit de porter, pour protéger contre le vent ce sein aussi cher à Sélim que le ciel lui-même, marchant d'un pas timide à travers les broussailles, et tressaillant maintes fois aux sombres murmures des vents dans le feuillage, jusqu'à ce que, parvenue sur un terrain plus égal, son cœur tremblant commença à battre plus librement, la jeune fille suivit son guide silencieux. Sa terreur lui faisait désirer de revenir sur ses pas; mais comment abandonner Sélim? comment mettre le reproche sur ces lèvres où respire la tendresse ?

VII.

A la fin ils arrivèrent à une grotte creusée par la nature, mais que l'art avait agrandie, où souvent elle était venue, solitaire, accorder son luth et apprendre les versets de son Coran. Là, que de fois, dans ses jeunes rêveries, sa pensée avait cherché à deviner ce que pouvait être le paradis! Où va l'âme de la femme après la mort? c'est ce que son Prophète n'avait pas daigné dire; mais la demeure de Sélim était certaine; et elle ne croyait pas qu'il pût longtemps se plaire dans le monde des élus, loin de celle qu'il avait aimée par-dessus tout dans celui-ci. Et quelle présence pourrait lui être plus chère? quelle houri pourrait le charmer la moitié autant ?

VIII.

Depuis qu'elle n'était venue dans ce lieu, des changements paraissaient s'être opérés dans la grotte; peut-être que la nuit y déguisait les objets vus à la clarté du jour : cette lampe de bronze jetait tristement une lueur qui n'avait rien de céleste; mais dans un coin de la cellule ses regards